II d
2182

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-147464897-18

M. 2, 371. h. M II, 554.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-147464897-18

OEUVRES POSTHUMES

De Mr.

BOILEAU DESPREAUX,

De l'Academie Françoise,

ET

Historiographe du ROI

LOUIS XIV.

Enlevées du Cabinet de l'Auteur après sa mort.

A AMSTERDAM.

M. DCC. XI.

Pieces inſerées dans ce Recueil.

I. SAtire ſur la fauſſe Direction des Confeſſeurs.

II. Epitaphe de Mr. Arnaud.

III. L'Apotheoſe: ou Boileau & Momus.

IV. Portrait d'un Jeſuite.

V. Portrait d'un Janſeniſte.

VI. Les ſept Pſeaumes de la Penitence.

VII. Satire ſur l'Equivoque.

BIBLIOTHECA PONICAVIENSIS

Avis du Libraire
AU
LECTEUR.

MOnsieur *Nicolas Boileau Despreaux*, Membre de l'Academie Françoise, est trop connu dans l'Europe, pour qu'il soit necessaire de faire ici son Portrait. Les Ouvrages que nous avons de lui, ont déja rendu son Nom & sa Memoire assez celebres: Mais l'Histoire du Roi Louïs XIV. à laquelle il a travaillé, jusqu'à ce que la mort * lui arracha la plume de la main, éternisera l'Historien, pendant tous les siecles qu'on lira l'Histoire de son Heros: cette Histoire n'étant pas achevée, ne paroîtra pas si tôt.

Le hazard m'a fait tomber entre les mains, quelques pieces de Poësie, enlevées du Cabinet de Mr. Boileau, dans le tems qu'on en faisoit l'Inventaire: sans doute elles auroient été supprimées, si elles étoient tombées sous les yeux

* Il est mort le 13. *Mars* 1711.

de certaines gens. Je ne me crois pas obligé de rendre compte au public, de la maniere dont ces écrits ſont venus juſqu'à moi: Tout ce que je puis lui dire ici, c'eſt qu'ils ont été volez, à celui qui les avoit volez lui-même dans le Cabinet de l'Auteur. Il y a quelque apparence que Mr. Boileau ne les avoit pas deſtinées pour le public, & que ſans la double infidelité, dont je viens de parler, elles n'auroient, peut-être, jamais vû le jour.

Quoi qu'il en ſoit, les ayant communiquées à de bons Connoiſſeurs; ils m'ont aſſuré qu'elles étoient toutes dignes de la Lecture des Curieux: que parmi ces Piéces, il y en avoit de plus excellentes, & où il brilloit plus de vivacité & de délicateſſe d'eſprit, que dans le *Lutrin*, qui, juſqu'ici, a paſſé pour une piéce achevée.

Quand je n'aurois pas été muni de pareilles approbations, je n'aurois pas laiſſé de faire mettre ces *Oeuvres Poſthumes* ſous la preſſe; perſuadé qu'il ne pouvoit rien ſortir que d'exquis de la plume de Mr. Boileau. On me fait eſperer, que ſi l'on peut encore deterrer quelqu'autre piéce du même Auteur, on me les communiquera: à meſure que je les recevrai, j'en ferai part au public; mais je ne m'y engage que ſur la foi d'autrui.

On m'a dit que la Satyre ſur l'Equivoque inſerée à la fin de ce Recueil avoit déja paru en ce Païs; mais comme je ne l'ai pas encore vuë, & que d'ailleurs c'eſt une piéce excellente, je croirois faire tort au public ſi je la ſupprimois; je la donne donc telle que je l'ai reçûe en manuſcrit.

I. SA-

I.

SATIRE

Sur la fausse Direction des Confesseurs.

Au R. P. BOURDALOUE.

CHrysostome François, Censeur Evangelique,
Aussi profond Docteur qu'Orateur pathetique,
BOURDALOUE; Il est vrai qu'on voit dans tes Discours,
Des beautez que l'Art même ignorera toûjours;
Il est vrai que toi seul tu sais te faire un stile,
Qu'on admire à la Cour aussi bien qu'à la ville.
Mais tu n'es pas moins grand lorsque quelque pecheur,
Te decouvre en secret l'ulcere de son cœur;
C'est là que faisant taire & l'Art & la Nature,
Ta bouche fait parler la Grace toute pure,
Et que ta Charité, pieux Samaritain,
Verse sans interêt de l'huile avec du vin.
Ha! que de Directeurs suivent peu ces pratiques!
Que l'Eglise est fertile en Devots empiriques,
Que de saints Charlatans au lieu de nous guerir,
Prenent de nôtre argent pour nous faire mourir.
Penitens endurcis que rien ne vous afflige,
L'or saura diriger celui qui vous dirige.
Dès qu'on fait briller l'or, le Prêtre est caressant,
Et le plus criminel lui paroît innocent;
Si vous voulez flechir le juge de nos vices,
Comme aux Juges du Siécle, il lui faut des épices.
Lorsque le Confesseur reçoit de certains droits,
Tout pardon est seelé du grand sceau de la Croix;

On gagne un Directeur comme on gagne une belle;
Sans la bourse il est dur autant qu'elle est cruelle:
En un mot le bon Pere est doux comme un agneau,
Lorsque son Tribunal vaut autant qu'un Bureau.
Criminelle douceur, charité mercenaire!
Mais de quoi vivra donc ce Prêtre, ce bon Pere?
Tout Prêtre, dit St. Paul, doit vivre de l'autel;
Oui vivre, c'est bien dit, c'est le droit naturel,
Mais vivre est-ce voler tant de riches Bigottes,
Et plus que l'heritier heriter des plus sottes?
Est-ce monopoler sur tous les cas verreux,
Et vendre au poids de l'or le droit d'être amoureux?
Est-ce adoucir sa voix au son des grosses pieces?
Est-ce de legs pieux doter toutes ses nieces?
Est ce garder pour soi l'argent des hôpitaux?
Est-ce enfin recevoir & nier des depôts?
Non non, ce n'est pas là ce qu'on appelle vivre.
C'est surpasser Tartuffe ou de bien près le suivre;
C'est des Bourgeois d'Alger imiter le trafic;
C'est aux pieds des Autels voler le bien public;
En un mot, c'est piller avec plus d'insolence,
Que le plus scelerat qui court à la potence.
Tout doux, me dira-t-on, vos vers sont trop mordans,
Hé! bien, les Directeurs sont tous honnêtes gens,
Ils sont tous Archi saints; j'en connois un entr'autres,
Mais un qui vaut lui seul plus que les douze Apôtres;
C'est un vieillard zélé jusqu'à s'en trouver mal,
S'il ne tient une Dame au Confessional;
Quand donc il n'en tient plus, il court toute l'Egliſe,
Et dès qu'il en verra quelqu'une assez bien mise,
Il s'approchera d'elle, & d'abord lui dira,
Si vous voulez, Madame, on vous confessera.
Qu'on est édifié lors qu'on voit une belle,
Assise près d'un Moine au fond d'une Chapelle,
Bon Dieu! qu'il se fait-là d'ouverture de cœur!
Mais la chair & Satan ne leur font-ils point peur?
O non! leur chair est morte & Satan est trop bête,
Pour faire son profit d'un si saint tête à tête.

Si l'on en croit pourtant ce que dit un Devot,
Leur chair se ressuscite & Satan n'est pas sot.
Quand certain Directeur parle à sa Sunamite,
Je voudroisbien savoir pourquoi son cœur palpite,
Palpiter est-ce un mal qui vient de charité?
Oui; mais le cœur de St. Paul a-t'il tant palpité?
Non; car en ce tems-là la charité grossiere,
N'aimoit pas le prochain de la belle maniere.
Je serois trop long-tems à vous specifier,
Tous les saints Confesseurs de mon Calendrier;
Il en est de tout âge, il en est de tout ordre,
Sur qui *Boileau Despreaux* ne pourroit jamais mordre.
L'un recherche si peu la gloire & l'interêt,
Qu'une jeune Servante est tout ce qui lui plaît,
La charité de l'autre est pour les Demoiselles,
Dont il prend tant de soin qu'il est toûjours chez elles:
L'autre en faveur du sexe invente avec esprit,
L'art de jeûner le soir avec du poisson frit;
L'autre enfin pour sonder le cœur de ses devotes,
Vient à l'Opera même examiner leurs fautes,
Et derriere un treillis pour n'être pas connu,
Le Prêtre scrupuleux voit tout & n'est pas vû.
Parmi les Directeurs certains jeunes novices,
N'aiment pas le détail de la plûpart des vices;
Toutefois qu'une Dame exprime honnêtement,
Ce qu'en termes plus clairs elle eût dit trop crûment,
Ils ont pour l'éplucher cent jolis tours d'adresse,
Expliquez, disent-ils, cette grande tendresse,
Ces desirs violens & tout ce qui s'ensuit:
Ils en apprenent tant qu'ils y rêvent la nuit.
Si ces furets d'amour font pourtant trop d'enquêtes,
On peut se confesser à ces Vieillards honnêtes,
A ces Docteurs benins, qui pour toute leçon,
A chaque gros peché répondent toûjours *bon*.
Mais à-propos de *bon*; on m'a dit qu'un bon Prêtre,
Qui par sa douce mine étoit devenu maître
De cent cœurs feminins qui l'aimoient plus que Dieu,
L'on m'a donc dit, qu'un soir sortant d'un certain lieu

(Ce lieu eſt le logis d'une jeune Devote,)
Il prit bien du ſerein; mais ce fut par ſa faute;
Car que n'abregeoit-il tous ces pieux Diſcours,
Lui qui venoit prêcher la belle tous les jours?
Le voilà donc fort mal, le gros ſerein l'aſſomme,
Le ſoir même une Dame allant chez le pauvre homme,
(Car elle avoit été deux jours ſans l'avoir vû,)
Lui trouve une voix rauque, avec le poux émû;
Auſſi tôt elle pleure, elle ſe deſeſpere,
Elle prône par tout la fievre de ce Pere;
Et trente Poſtillons le lendemain matin,
Le viennent aſſiéger une écuelle à la main;
Ce ſont trente Laquais d'autant de penitentes,
Portant tous des bouillons de viandes ſucculentes;
Mais lequel prendra-t'il de ces trente Bouillons,
Tous également, grands tous également bons?
D'ailleurs s'il n'en prend qu'un, c'eſt vingt neuf jalouſes,
Car toutes pour lui ſeul ont de vrais cœurs d'épouſes.
Sa Servante qui voit que le peril eſt grand,
Prend plein une cuillier de chaque reſtaurant,
Et ſans tant de façons, ſans tant de ſimagrées,
Fait un Maître Bouillon de trente Cuillerées;
Le Saint rempli de joye & d'admiration,
Donne à ces conſommez ſa benediction;
Et par un doux tranſport de charité divine,
Que je t'aime, dit-il, *ma pauvre Catherine*!
Ce Bouillon pris enſuite, il dit encor ces mots;
Ha! Bouillon des Bouillons, remede à tous mes maux.
Les Dames cependant, (dont l'ame chagrinée,
De ces trente Bouillons reçûs la matinée,)
Viennent ſavoir quel eſt le Bouillon favori:
Mais l'homme Saint, ne mentant qu'à demi,
Les prend l'une après l'autre & leur dit à l'oreille
Ha! que ce conſommé, ma fille, a fait merveille.
Mais ne raille-je point par un eſprit d'aigreur?
Non, c'eſt par charité que je fais le railleur,
Car tous ces mots plaiſans, qui font valoir mes rimes,
Sont des voiles Chrétiens qui couvrent bien des crimes.

Oui,

Oui, ſi comme un Agnez je parlois ſimplement,
Et ſi je ne couvrois le vice d'enjoument;
Sa nudité, ſans doute, offenſeroit la vûë,
La Vertu ſeule a droit de plaire toute nuë.
Dirois-je ingenument un tel Prêtre fait mal,
De ne ſe point ſervir de Confeſſional,
Nés à Nés, joüe à joüe, il confeſſe les Dames,
Il tient toûjours long-tems la plus belle des femmes;
Il ne peut lui parler ſans faire des ſouris:
Il eſt tellement fol de ſa devote Iris,
Qu'il eſt même jaloux de quiconque la loüe;
Quand il part pour les Champs, il lui dit à la jouë,
Adieu ma chere fille; Adieu mon tendre cœur;
Aimez bien votre Pere; aimez bien le Seigneur;
Soyez toute à tous deux; plus d'amans en Campagne,
Sur tout ne ſouffrez point cet Abbé de Bretagne,
Il fait le ſcrupuleux, il ne l'eſt pas du tout,
Il pouſſeroit ſans doute une Lucrece à-bout.
Ceci, ma chere fille, eſt dit ſans mediſance,
Ce n'eſt que pour le bien de vôtre Conſcience.
He bien! Si vous voulez de la ſimplicité,
En voilà; mais! pourrois-je avoir la cruauté,
De faire ainſi paſſer chaque ſot en revûë,
Pour le percer des traits d'une langue ingenuë;
Non, ce ſeroit medire au lieu de cenſurer.
Je dois mordre, il eſt vrai; mais non pas dechirer.
Ne déterrons donc point toutes les amourettes,
De ceux qui vont tenter juſqu'à des Sœurs Colettes,
Et qui lachans la bride à d'infames deſirs,
Dans un long Sacrilege épuiſent leurs plaiſirs.
Laiſſons-là ce cher Pere & cette chere fille,
Que l'autre jour Deſgrez logea dans la Baſtille;
Et qui niant long-tems leurs crimes decouverts,
De la Greve ont penſé tomber dans les enfers.
Que celui qui mena ſa penitente à Londre,
Afin qu'en ſureté la poulette y pût pondre.
Que ces deux qu'une veuve a vûs dans un endroit,
Regler à coups de poings qui la dirigeroit.

Que celui qui jamais n'a pris aucun Cliſtere,
Que lorſque ſa Devote a fait l'Apoticaire;
Que celui qui trouvant Philis malade au lit,
Tâte par tout, pour voir ſi ſon accès finit:
Que ce pieux pedant qui pour des bagatelles,
La Diſcipline en main fuſtigeoit les femelles;
Que celui qui voulant mortifier leur chair,
Lui même leur mettoit des ceintures de fer.
Que tant d'autres, dont nous n'oſons rien dire,
Ne ſoient jamais pour nous des ſujets de ſatire.
Car ſi nous prétendons que les cœurs ſoient touchez,
Laiſſons-là les pecheurs & n'allons qu'aux pechez;
Encore des pechez adouciſſons l'Image,
Et que les plus affreux ſoient couverts de nuage;
Ou pour avoir un ſtile encore plus Chrétien,
Ne faiſons voir le mal qu'en faiſant voir le bien;
On peut par la bonté diſtinguer la malice.
Paroiſſez donc ici, vertueux Directeurs,
Venez purifier mes rimes par vos mœurs:
Je n'ai que trop long-tems infecté ma Satire,
De l'air contagieux que le crime reſpire.
Pardon, pieux Lecteur, ſi je viens d'expoſer,
Des mots dont ta pudeur s'eſt pû ſcandaliſer;
Comme je travaillois à guerir des ulceres,
Ces ſuppurations me ſembloient neceſſaires;
Mais vous, fiers Libertins, Demons humaniſez,
Vous auſſi faux Docteurs, Calviniſtes ruſez,
N'allez point vous ſervir des traits de ma colere,
Contre les Directeurs que l'Egliſe revere.
Nous blâmons avec vous les cœurs Phariſiens,
Avec nous donc auſſi loüez les cœurs Chrêtiens;
Les bons ſont toûjours bons; entre tous les Apôtres
Vous en deteſtez un; deteſtez vous les autres?
Quoi donc, ſi dans la fange un Tartuffe eſt tombé,
Un Saint au même endroit doit il être embourbé?
Non; Loüez donc tous ceux qui comme Bourdaloüe,
Debourbent les pecheurs, ſans être dans la boüe;

Et qui même exhalans mille saintes odeurs,
D'une seule parole embaument tous les cœurs.
Ils ne consentent point à ces folles tendresses,
Qui les rendroient pecheurs auprès des pechereſſes;
Ils ont le cœur d'un pere & non pas d'un amant,
Le Prêtre sait dans eux agir incessamment.
On les voit sans scandale aimer des Madelaines,
Ne parler que d'eau vive à des Samaritaines,
Mourir dans une soif du salut des pecheurs,
Crucifier nos Corps, circoncire nos cœurs;
Regarder de même œuil la Servante & les Dames,
S'empresser pour les hommes autant que pour les femmes,
Tout Medecin du Ciel ne doit s'inquieter,
Que d'un Lazare mort qu'il faut ressusciter.
S'ils exhortent Marie à demeurer fervente,
La bienseance veut que Marthe soit presente.
Vous ne verrez jamais ces Saints Juges se plaire,
A trop interroger une femme adultere;
Quand elle aura promis de ne pecher jamais,
Ils ne songeront plus qu'à l'envoyer en paix.
Vous ne les verrez point par politique humaine,
Secher dans l'embarras d'une affaire mondaine.
Ils n'osent d'un hymen conduire le secret
Ni même se trouver aux festins qu'on y fait.
Car ce n'est plus le tems d'y faire des Miracles;
Enfin toutes leurs mœurs comme de saints Oracles,
T'apprennent, Directeur, que pour devenir grand,
Tu dois rendre, comme eux, l'Evangile vivant,
Et que tu soutiens mal ta dignité suprême,
Si le Seigneur dans toi, n'est plus toi que toi-même.

II.

EPITAPHE
DE
Mr. ARNAULD
PAR
Mr. BOILEAU DESPREAUX.

AU pied de cet Autel de ſtructure groſſiere,
Git ſans pompe enfermé dans une vile biere,
Le plus ſavant mortel qui jamais ait écrit,
ARNAULD, qui ſur la Grace inſtruit par JESUS-CHRIST,
Combattant pour l'Egliſe, a dans l'Egliſe même,
Souffert plus d'un outrage, & plus d'un anathême:
Plein du feu, qu'en ſon cœur ſouffla l'eſprit Divin,
Il terraſſa Pelage, il foudroya Calvin;
De tous les faux Docteurs confondit la Morale;
Mais pour fruit de ſon zêle on l'a vû rebuté,
En cent lieux opprimé par leur noire Cabale;
Errant, pauvre, banni, proſcrit, perſecuté;
Et même par ſa mort leur fureur mal éteinte,
N'auroit jamais laiſſé ſes cendres en repos,
Si Dieu lui-même ici de ſon oüaille Sainte,
A ces Loups devorants n'avoit caché les os *.

* *On n'a jamais ſu où Mr. Arnauld étoit mort, ni enterré: mais par ſes ordres & fort ſecretement ſon cœur fut porté à Port Royal des Champs.*

III. L'A-

III.

L'APOTHEOSE DE BOILEAU, OU BOILEAU & MOMUS.

ABandonné des enfans d'Esculape,
Boileau gisoit malade dans son lit;
La mort s'aproche, il frissonne, il pâlit,
Croyant déjà qu'à son huis elle frape.
Les zelateurs du Juvenal François,
Offrent au Ciel pour lui mainte requête;
Le bon Jupin entend assez leurs voix,
Mais là-dessus il a martel en tête.
Comment sauver un homme que du sort,
L'Arrêt fatal livre au bras de la mort?
Bien voudroit-il que la Parque appaisée,
Long-tems encor pût grossir la fusée,
De ce mortel utile à tant de gens,
Ami du vrai, du bon goût, du bon sens,
Chaud à venger la Raison meprisée.
Ainsi perplex, le Roi de l'Univers,
Pour s'étourdir s'avisa de relire,
De nôtre Auteur la neuviéme Satire,
Pleine de sel & d'agrémens divers,
Il la relût y trouvant nouveaux charmes;
O le trait vif, ô le tour delicat!
S'écria-t'il, Momus tu n'es qu'un fat,

Au grand Boileau tu dois rendre les Armes:
Oui desormais je veux qu'auprès de moi,
Il ait l'honneur d'exercer ton emploi;
Pas ne sentit toute la consequence,
De ce *je veux*, le Souverain des Dieux,
Bien étonné quand alors de ses yeux,
Il vit Boileau comparoître en presence;
Nouveau Momus, en la place du vieux,
Trop bien prit il tôt après patience,
Lors qu'il ouït ce railleur gracieux,
Lui reciter la fameuse Equivoque,
Qui de la terre ici l'oreille choque,
Mais qui toûjours rejouïra ces lieux
Elle plût fort; les Dieux qui l'entendirent,
De leur Monarque approuverent le choix;
Tous de concert à la piece applaudirent,
Tous, hors Momus, qui seul en tapinois,
S'alla cacher, laissant la Confrerie
Des immortels, proclamer d'une voix,
L'heureux Boileau Dieu de la raillerie.

IV.

PORTRAIT

D'UN

JESUITE.

QUatre murs, un grabat, une chaise, une table,
Des livres, un Breviaire, Ignace, un Crucifix,
Un Religieux pauvre, & pauvre en ses habits;
Sobre, doux, patient, aux enfans charitable,
Pour l'Eglise, à l'étude ardent, infatigable;

Et pour ſes Compagnons, reſpectueux, ſoumis,
Victime du prochain, regle des vrais amis,
Pour la gloire de Dieu, tout; pour la ſienne, rien.
Qu'un merite auſſi grand, fait l'objet de l'envie!
Prodige de ſavoir, prodige de vertu.
Qui nous peignent ces traits, Timandre, le ſais-tu?
Voilà ce qui, s'appelle un Jeſuite & ſa vie.

V.

PORTRAIT
D'UN
JANSENISTE.

SObre dans ſes diſcours, délicat à ſa Table,
Portant un fin orgueuil aux pieds du Crucifix,
L'Eſprit imperieux, modeſte en ſes habits.
Fort ſevere au prochain, pour ſoi fort charitable,
Des livres ſeduiſans au cœur infatigable;
Aux Decrets de l'Egliſe, Ecrivain peu ſoumis,
Qui n'eſt de ſon parti, n'eſt point de ſes amis;
Du grand St. Auguſtin, ſinge peu veritable,
Hors ſon petit troupeau, tout le monde n'eſt rien,
Il n'eſt point hors de là de Saints, de gens de bien.
Son merite à le croire eſt l'objet de l'envie,
Cependant l'amour propre eſt toute ſa vertu.
A ces fideles traits, cher ami, connois-tu?
D'un parfait Janſeniſte & l'eſprit & la vie.

VI.

Les sept Pseaumes de la Penitence.

Pseaume VI.

Domine, ne in furore tuo, &c.

QUe ta juste fureur, ô mon Dieu, se modere,
Et ne me punis point dans toute ta colere.
J'ai l'esprit abattu, mon corps est sans vigueur
Soulage mes ennuis & gueris ma langueur.
Jusques à quand, Seigneur, mon ame desolée
Se plaindra-t'elle à toi sans être consolée?
Tourne vers moi les yeux, & que par ta bonté
Mon esprit & mon corps recouvrent la santé.
Car a-t-on chez les morts conservé la memoire
Et qui dans le sepulchre annoncera ta gloire?
Je gemis tous les jours accablé de douleur
Mon lit toutes les nuits est baigné de mes pleurs.
Je vois d'un œuil troublé l'ennemi qui m'outrage,
Et desseché d'ennuis je vieillis avant l'âge,
Mais la voix de mes pleurs montera jusqu'aux Cieux
Et je verrai perir mes laches envieux.
Seigneur, daigne jetter les yeux sur ma misere,
Ecoute mes soupirs, exauce ma priere.
Alors mes ennemis dans le trouble & l'effroi
La honte sur le front s'enfuiront devant moi.

Pseaume XXXI.

Beati quorum, &c.

BIen heureux à qui Dieu par sa pure Clemence,
Remet de ses pechez & la peine & l'offence;
Bien-heureux à qui Dieu n'impute aucun peché,
Et qui n'a point un cœur qui soit double & caché.

Mon

Mon mal en le taiſant devenoit toûjours pire
Et mes cris decouvroient ce que je n'oſois dire;
Mais enfin par les coups de ta peſante main,
Par les piquans remors qui me piquoient le ſein,
Je me ſentis preſſé d'avoüer mon offence,
Je ne la cachois plus ſous un mortel ſilence.
Et mes crimes étoient à peine confeſſez,
Que ta grace, Seigneur, les avoit effacez;
Le juſte, à mon exemple, avoüera ſa miſere,
Et s'il prend le tems propre à flechir ta colere,
Le Ciel pour tout noyer ſeroit encore ouvert
Qu'au milieu d'un Déluge il ſeroit à couvert.
Tu ſeras mon oûtien, mon azile, & ma joye,
Ta main me ſauvera des maux qu'elle m'envoye,
Et j'eſpere bien tôt par ton divin ſecours,
Ecarter l'ennemi qui m'afflige toûjours.
Deſormais, me dis-tu, j'aurai ſoin de t'apprendre
Quel eſt le vrai chemin que le juſte doit prendre.
Et pour te mener droit au bonheur ſouverain
Je veux bien te conduire & te prêter la main.
Mais reſiſte au torrent de la concupiſcence,
Ne vis pas en cheval qui vit ſans connoiſſance.
Et que mes ſaintes loix ſoient des freins aſſez forts
Pour retenir l'Eſprit emporté par le Corps:
Je punis le pecheur, & quoi qu'il puiſſe faire,
Il reſſent tôt ou tard le poids de ma colere.
Mais je comble de biens, de plaiſirs & d'honneur,
Celui qui les attend de ma ſeule faveur,
Qu'ainſi l'homme de bien qui marche dans ma voye,
Vive toûjours heureux & toûjours dans la joye.

Pſeaume XXXVII.

Domine, ne &c. quoniam, &c.

QUand tu me reprendras ne ſois pas ſi ſevere,
Et modere l'ardeur de ta juſte colere;
Je me ſens accablé ſous ta peſante main,
Et j'en porte les dars enfoncés dans mon ſein.
Chaque endroit de mon corps endure quelque peine,
Je tremble en regardant mes pechés & ta haine;
Je ſens la peſanteur des crimes que j'ai faits,
Je n'en puis plus porter l'épouvantable faix.
Le mal que mon orgueil cachoit au fonds de l'ame,
Se r'ouvre de nouveau, ſe pourrit & s'enflame:
Sous le poids de mon crime enfin j'ai ſuccombé,
Je marche tout chagrin, tout defait, tout courbé.
Le feu qui me conſume & coule dans mes veines,
Me fait ſentir par tout de ſi cuiſantes peines,
Que m'entendant crier dans les maux que je ſens,
On prendroit mes clameurs pour des mugiſſemens.
Seigneur, comme à tes yeux mon ame eſt toute nuë,
Tu vois bien mes deſirs, ma douleur t'eſt connuë,
De troubles & d'ennuis mon cœur eſt agité,
Mon Corps eſt ſans vigueur, mes yeux ſont ſans clarté.
Au plus fort de mon mal, mes amis & mes proches,
Loin de me ſecourir m'accabloient de reproches;
D'ailleurs mes ennemis qui machinoient ma mort,
Faiſoient tous contre moi jouër quelque reſſort.
Et leur main ne pouvant contenter leur envie,
Leur langue decrioit ma conduite & ma vie;
Je n'écoutois non plus qu'un ſourd écouteroit,
Je ne parlois non plus qu'un muët parleroit.

Et je leur paroiſſois une Idole, une Souche,
Etant toûjours pour eux ſans oreille & ſans bouche.
Car j'eſperois, Seigneur, & j'attendois de toi,
Que tu prendrois ma cauſe & repondrois pour moi.
Tu ſavois en effet que mes grandes miſeres,
Combleroient de plaiſirs mes lâches adverſaires;
Puiſque même un faux pas que je fais par malheur,
Leur fait lever la tête & leur enfle le cœur.
Tu ſavois bien encor que mon ame s'expoſe
A ſouffrir tous les maux que ta rigueur m'impoſe;
Et tu ſavois enfin qu'avoüant mon peché,
Je n'y penſe jamais ſans en être touché.
Cependant en amis, en crédit, en eſtime,
On voit croître celui qui ſans ceſſe m'oprime;
Et ſi je fais du bien, ſi je ſuis l'équité,
Pour le bien que je fais, je me vois maltraité.
Ne me refuſe pas ta Divine aſſiſtance;
Soûtiens moi dans mes maux par ta Sainte preſence;
Et puis que c'eſt en toi que j'eſperai toûjours,
Ne tarde plus, Seigneur, à me donner ſecours.

Pſeaume L.

Miſerere mei, Deus &c.

USe envers moi, Seigneur, de ta grande clemence,
Fais, en me pardonnant, éclater ta puiſſance;
Et regle le pardon de mon iniquité,
Sur l'immenſe grandeur de ta ſeule bonté.
Lave toûjours mon cœur, & que l'eau de ta grace,
Ote de mon peché, juſqu'à la moindre trace:
Comme un ſpectre importun, il me ſuit en tous lieux
Et je penſe toûjours l'avoir devant les yeux.

Depuis qu'insolemment en ta sainte presence,
J'osai contre toi seul commettre cette offence;
Mais en me remettant le mal que j'ai commis,
Tu te justifieras envers tes ennemis,
Qui te reconnoitront & juste & veritable,
Pardonnant au pecheur qui se traite en coupable.
Car enfin, le peché m'est comme naturel,
Je fus conçû pecheur, je suis né Criminel:
Ainsi j'espererai que suivant ta promesse,
Tu m'instruiras encore en toute ta sagesse.
Quand ta grace & ton sang auront lavé mon cœur,
La neige la plus blanche aura moins de blancheur;
La douceur de ta voix charmera ma tristesse
Et je tressaillirai d'une sainte allegresse.
Detourne donc tes yeux de mon iniquité,
Ne laisse dans mon cœur aucune impureté,
Ou plutôt crée un cœur qui soit pur & fidelle,
Anime-le toujours d'une grace nouvelle
Ne retire de moi ni ta main ni tes yeux,
Que ton esprit Divin me conduise en tous lieux;
Rends moi les saints plaisirs que me ravit mon crime,
Et si cet Esprit Saint me soutient & m'anime,
Je servirai d'exemple & de guide aux pecheurs,
Et des plus endurcis tu toucheras les cœurs.
Il me souvient toûjours du projet sanguinaire,
Que je fis pour cacher mon infame adultere;
Mon Seigneur & mon Dieu, mon unique Sauveur,
De ce sang épanché fais cesser la clameur.
Et touché de plaisir & de reconnoissance,
Ma langue incessamment benira ta clemence;
Tu m'ouvriras la bouche, & mes levres alors,
Feront pour te loüer cent differens accords.
Ce n'est pas en effet un sanglant sacrifice,
Qu'il faut pour arrêter le bras de ta justice;
Tu veux en holocauste un cœur qui soit percé,
D'un sincere regret de t'avoir offensé.

Un cœur humble & contrit obtient ce qu'il demande,
Et tu reçois toûjours une si sainte offrande;
Donne ce nouveau cœur au peuple de Sion,
Repan sur lui tes dons avec profusion.
Fais qu'en Jerusalem par tes soins rebâtie,
On t'offre quelques jours une immortelle hostie
Et cependant fais voir fumer tous les Autels,
Du sang que repandra le zéle des mortels.

Pseaume C I.

Domine, exaudi orationem, &c.

SEigneur, daigne exaucer ma fervente priere,
Et que mes justes cris apaisent ta colere;
Ne me refuse pas ni tes yeux ni tes soins,
Exauce moi toûjours dans mes pressans besoins.
Et si dans mes malheurs mon ame te reclame,
Previen même, ô Seigneur, les desirs de mon ame;
Mon Corps est consumé d'ennuis & de douleur,
J'ai l'esprit accablé du poids de mes malheurs.
Ma vie à la vapeur justement comparée,
S'est insensiblement comme elle évaporée,
Je me trouve reduit dans un état pareil
A l'herbe que flêtrit le rayon du soleil.
Et si je suis plus sec que les herbes fanées,
C'est que souvent sans pain je passe les journées;
J'ai tant versé de pleurs tant poussé de sanglots,
Qu'il ne me reste plus que la peau & les os.
Dans les lieux écartez je pleurois ma misere,
Jamais le Pelican ne fut plus solitaire,
Jamais oiseau qui hait & qui fuit la clarté,
N'a plus aimé que moi l'ombre & l'obscurité.

Et comme un passereau qui sur un toit s'ennuye;
Je traînois sans dormir une mourante vie.
On trouvoit son plaisir à medire de moi,
Chacun me dechiroit comme un homme sans foi.
Ceux qui m'avoient donné mille & mille loüanges
Vomissoient contre moi des injures étranges;
Et pour executer leur funeste dessein,
Ils conspiroient entr'eux & se prêtoient la main.
Dans ce facheux état qu'on a peine à comprendre,
Le pain n'avoit pour moi que le goût de la cendre;
Et comme je pensois sans cesse à mes malheurs,
Je ne bûvois jamais sans y mêler mes pleurs.
Mais comme aurois-je pû ne point verser de larmes,
Ne te voyant jamais sans colere & sans armes;
Et ma chûte, Seigneur, ne fait-elle pas voir,
Que tu ne m'élevois que pour me laisser choir?
Les jours les plus sereins, m'ont depuis paru sombres,
Les plus beaux ont passé comme passent les ombres;
L'herbe que le Soleil flêtrit par sa chaleur,
N'exprime pas encore assez bien ma langueur.
Toi seul es Eternel, toi seul es immuable,
Toi seul es en tout tems à toi-même semblable;
Et jamais, ô Seigneur, les siecles avenir,
Ne pourront de ton nom perdre le souvenir.
Mais enfin, il est tems d'apaiser ta colere,
Reprens pour Israël les sentimens d'un Pere,
Et touché de tendresse & de compassion,
Repans à pleines mains tes faveurs sur Sion.
Puis que tes Confesseurs ont conservé pour elle,
Un si tendre respect, un Amour si fidelle,
Que ses pierres pour eux sont des pierres de prix,
Qu'ils honorent sa cendre & pleurent ses debris.
Tous les peuples craindront ton nom & ta puissance,
Les Rois se soumettront à ton obéïssance;

Lors qu'on verra Sion dans toute ſa ſplendeur,
Recevoir dans ſes murs ta ſuprême grandeur.
Lorſque prenant pitié de l'humble miſerable,
Tu lui tendras, Seigneur, une main favorable;
Et que ſans mépriſer le pauvre en ſon malheur,
Tu prêteras l'oreille à ſa juſte clameur.
Afin d'en conſerver à jamais la memoire,
Ce retabliſſement ſera mis dans l'Hiſtoire;
Nos neveux le diront à leur poſterité,
Et ton nom durera juſqu'à l'éternité.
Pour avoir du plus haut de ton grand ſanctuaire,
Daigné jetter ſur nous un regard ſalutaire,
Ecouter les captifs ſe plaignant de leur ſort,
Et faire grace à ceux qui meritoient la mort.
Afin que de concert un jour avec les Anges,
Ils puſſent dans Sion celebrer tes louanges;
Quand les peuples épars viendront avec les Rois,
Adorer le Meſſie & recevoir ſes loix.
Mais pourrai-je, Seigneur, contenter mon envie,
Pour te voir triompher aurai-je aſſez de vie?
Ne la retranche pas au milieu de ſon cours
Toi qui vis, qui vêcus, & qui vivras toûjours.
La terre que tu fis ſi ſolide & ſi ferme,
Ne ſubſiſtera point au delà de ſon terme;
Les Cieux, même les Cieux, comme elle paſſeront,
Comme nos vêtemens ces Globes vieilliront.
Et ſeront en tes mains comme une couverture,
A qui l'on fait changer à ſon gré de figure;
Toi ſeul ne changes point & ton être Divin,
Qui n'a point commencé, n'aura jamais de fin;
Ainſi tes Serviteurs & leur future race,
Eprouveront toûjours le ſecours de ta grace.

Pſeaume CXXIX.

De profundis clamavi, &c.

JE t'invoque, ô Seigneur, du profond de l'abime,
Où je ſuis enfoncé par le poids de mon crime;
Que je ne pouſſe point tant de clameurs en vain,
Exauce ma priere & me donne la main.
Car ſi tu veux de près regarder chaque offence,
Qui pourra ſoûtenir ta Divine preſence?
Mais comme de ton fonds tu n'es que charité,
Ta juſtice a regret punit l'iniquité.
Pour moi j'eſpererai dans le mal qui me preſſe,
Que tu viendras enfin degager ta promeſſe;
Et j'attendrai ce tems, tems de grace & d'amour,
Comme la ſentinelle attend le point du jour.
Tu feras voir alors que tu n'es que clemence,
En repandant, Seigneur, ta grace en abondance;
Et quelques grands pechez qu'Iſraël ait commis,
S'il eſpére en ton nom, ils lui ſeront remis.

Pseaume CXLI.

Domine, exaudi orationem meam, &c.

PUisque tu l'as promis, il est de ta justice,
D'exaucer ma priere, & de m'être propice;
Car si tu prétendois n'examiner un cœur,
Qu'afin de le juger dans toute la rigueur,
Quel est l'homme vivant, quelle est la creature,
Qui fut juste à tes yeux & qui te semblât pure?
Sans toi je ne puis plus resister à l'effort,
Du cruel ennemi qui recherche ma mort:
Il me pousse si loin par son injuste guerre,
Que ne pouvant tenir contre lui sur la terre,
Il me force à chercher mon azile en des lieux,
Pareils à ces Tombeaux creusez pour nos ayeux.
Où mon corps abattu d'ennui & de souffrance,
Aussi bien que l'esprit tombent en defaillance;
Alors pour soutenir mon esprit languissant
Je l'ai fait souvenir de ton bras tout-puissant,
Des merveilles qu'il fit en faveur de nos peres,
Accablez comme moi, d'ennuis & de miseres.
En n'esperant plus rien du côté des humains,
J'éleve vers toi seul mon esprit & mes mains;
Avecque plus d'ardeur qu'une terre embrasée,
N'a jamais souhaité la pluye & la rosée;
Ne tarde plus, Seigneur, à répondre à ma voix,
La douleur que je sens me reduit aux abois.
Si tu me refusois un regard salutaire,
La mort viendroit bien tôt terminer ma misere;
Puisque c'est en toi seul que j'espere toûjours,
Fais que dès le matin j'éprouve ton secours:

Pour aller droit au Ciel ſans pouvoir me méprendre
Enſeigne moi, Seigneur, le chemin qu'il faut prendre.
Et puis qu'entre tes bras je me ſuis toûjours mis
Renverſe les efforts de mes fiers ennemis,
En m'enſeignant le bien que tu veux que je faſſe,
Fais le moi pratiquer par ta Divine grace;
Et que ton Eſprit ſaint me meine en ſûreté
Dans cette terre heureuſe où regne l'Equité.
Fais voir en me ſauvant ta juſtice & ta gloire,
Fais que de tous mes maux je perde la memoire;
Fais que mes ennemis par ton bras écartez,
Soient autant de témoins de tes rares bontez;
Et puis que j'ai toûjours vêcu dans ton Service,
Que quiconque me hait, ſe repente ou periſſe.

VII.

SATIRE

DE

Mr. BOILEAU DESPREAUX

SUR

L'EQUIVOQUE.

DU langage François bizarre Hermaphrodite,
De quel genre te faire, Equivoque maudite,
Ou maudit? Car sans peine aux Rimeurs hazardeux
L'usage encor, je crois, laisse le choix des deux.
Tu ne me réponds rien? Sors d'ici, Fourbe insigne,
Mâle aussi dangereux que femelle maligne,
Qui crois rendre innocents les discours imposteurs;
Tourment des Ecrivains, juste effroi des Lecteurs,
Par qui de mots confus sans cesse embaraſſée
Ma plume, en écrivant, cherche en vain ma pensée.

Laisse-

Laisse-moi, va charmer de tes vains agrémens
Les yeux faux & gâtez de tes louches Amans,
Et ne viens point ici de ton ombre grossiere
Envelopper mon stylè ami de la lumiere.
Tu sais bien que jamais chez toi, dans mes discours,
Je n'ai d'un faux brillant emprunté le secours.
Fui donc. Mais non, demeure, un Demon qui m'inspire
Veut qu'encore une utile & derniere Satire,
De ce pas, en mon livre, exprimant tes noirceurs,
Se vienne, en nombre pair, joindre à ses onze sœurs: *
Et je sens que ta vûë échauffe mon audace.
Viens, approche: Voyons, malgré l'âge & sa glace,
Si ma Muse aujourd'hui, sortant de sa langueur,
Pourra trouver encore un reste de vigueur.
Mais où tend, dira-t-on, ce projet fantastique?
Ne vaudroit-il pas mieux dans mes vers moins caustique
Répandre de tes jeux le sel divertissant,
Que d'aller contre toi sur ce ton menaçant
Pousser jusqu'à l'excès ma critique boutade?
Je ferois mieux, j'entens, d'imiter Benserade:
C'est par lui qu'autrefois, mise en ton plus beau jour,
Tu fûs, trompant les yeux du peuple & de la Cour,
Leur faire à la faveur de tes bluettes folles,
Goûter comme bons mots tes quolibets frivoles.
Mais ce n'est plus le tems. Le Public détrompé,
D'un pareil enjoûment ne se sent plus frappé.
Tes bons mots, autrefois delices des ruëlles,
Approuvez chez les Grands, applaudis chez les Belles,
Hors de mode aujourd'hui chez nos plus froids badins,
Sont des collets montez & des vertugadins.

Le

---

* *L'Auteur fait allusion à ses onze Satires, qu'il a données au Public pendant sa vie, & qui sont imprimées à* Amsterdam, *chez* Henri Schelte, *avec Privilege.*

Le Lecteur ne sait plus admirer dans Voiture
De ton froid jeu de mots l'insipide figure.
C'est a regret qu'on voit cet Auteur si charmant,
Et pour mille beaux traits vanté si justement,
Chez toi toujours cherchant quelque finesse aiguë,
Presenter au Lecteur sa pensée ambiguë,
Et souvent du faux sens d'un proverbe affecté,
Faire de son discours la piquante beauté.
Mais laissons-la le tort qu'a ces brillans Ouvrages
Fit le plat agrément de tes vains badinages.
Parlons des maux sans fin que ton sens de travers,
Source de toute erreur, sema dans l'Univers:
Et pour les contempler jusques dans leur naissance,
Dès le tems nouveau né, quand la Toute-Puissance
D'un mot forma le Ciel, l'Air, la Terre & les Flots,
N'est-ce pas toi, voyant le monde à peine éclos,
Qui par l'éclat trompeur d'une funeste pomme,
Et tes mots ambigus, fit croire au premier Hommet
Qu'il alloit en goutant de ce morceau fatal,
Comblé de tout savoir à Dieu se rendre égal?
Il en fit sur le champ la folle experience.
Mais tout ce qu'il acquit de nouvelle science,
Fut que triste & honteux de voir sa nudité,
Il sût qu'il n'étoit plus, grace à sa vanité,
Qu'un chetif animal pêtri d'un peu de terre,
A qui la faim, la soif par-tout faisoient la guerre,
Et qui courant toûjours de malheur en malheur,
A la mort arrivoit enfin par la douleur.
Oui de tes noirs complots & de ta triste rage,
Le Genre humain perdu fut le premier ouvrage.
Et bien que l'Homme alors parût si rabaissé,
Par toi contre le Ciel un orgueil insensé
Armant de ses neveux la giganteſque engeance,
Dieu resolut enfin, terrible en sa vengeance,
D'abîmer sous les eaux tous ces audacieux:
Mais avant qu'il lâchât les Ecluses des Cieux,
Par un Fils de Noé fatalement sauvée,
Tu fus comme serpent dans l'Arche conservée;

Et d'abord poursuivant tes projets suspendus
Chez les Mortels restants, encor tout éperdus,
De nouveau tu semas tes captieux mensonges,
Et remplis leurs esprits de fables & de songes.
Tes voiles offusquant leurs yeux de toutes parts,
Dieu disparut lui-même à leurs troubles regards.
Alors ce ne fut plus que stupide ignorance,
Qu'impieté sans borne en son extravagance.
Puis de cent dogmes faux la superstition,
Répandant l'idolâtre & folle illusion,
Sur la terre en tous lieux disposée à les suivre,
L'art se tailla des Dieux d'or, d'argent & de cuivre,
Et l'Artisan lui-même humblement prosterné
Aux pieds du vain métal par sa main façonné,
Lui demanda les biens, la santé, la sagesse:
Le monde fut rempli de Dieux de toute espece.
On vit le peuple fou, qui du Nil boit les eaux,
Adorer les serpens, les poissons, les oiseaux,
Aux chiens, aux chats, aux rats, offrir des sacrifices,
Conjurer l'ail, l'oignon, d'être à ses vœux propices,
Et croire follement maîtres de ses Destins
Ces Dieux nez du fumier porté dans ses jardins.
Bientôt te signalant par mille faux miracles,
Ce fut toi qui par tout fis parler les Oracles.
C'est par ton double sens dans leurs discours jetté,
Qu'ils sûrent en mentant dire la verité.
Et sans crainte rendant leurs réponses Normandes
Des Peuples & des Rois engloutir les offrandes.
Ainsi loin du vrai jour par toi toûjours conduit
L'Homme ne sortit plus de son épaisse nuit.
Pour mieux tromper ses yeux ton adroit artifice
Fit à chaque vertu prendre le nom d'un vice,
Et par toi de splendeur faussement revêtu
Chaque vice emprunta le nom d'une vertu.
Par toi l'humilité devint une bassesse;
La candeur se nomma grossiereté, rudesse:
Au contraire l'aveugle & folle ambition
S'appella des grands cœurs la belle passion:

Du nom de fierté noble on orna l'impudence;
Et la fourbe passa pour exquise prudence:
L'audace brilla seule aux yeux de l'Univers;
Et pour vraiment heros chez les hommes pervers
On ne reconnut plus qu'usurpateurs iniques,
Que tyranniques Rois censez grands Politiques,
Qu'infames scelerats à la gloire aspirans
Et voleurs revêtus du nom de Conquerans.
Mais à quoi s'attacha ta savante malice:
Ce fut sur-tout à faire ignorer la justice.
Dans les plus claires loix ton ambiguité,
Répandant son adroite & fine obscurité
Aux yeux embarassez des Juges les plus sages,
Tous sens devint douteux, tout mot eut deux visages;
Plus on crut penetrer; moins on fut éclairci;
Le texte fut souvent par la glose obscurci;
Et pour comble de maux à tes raisons frivoles
L'Eloquence prêtant l'ornement des paroles,
Tous les jours accablé sous leur commun effort,
Le Vrai passa pour faux, & le bon droit eut tort,
Voilà comment déchû de sa grandeur premiere,
Concluons, l'Homme enfin perdit toute lumiere,
Et par ses yeux trompeurs se figurant tout voir,
Ne vit, ne sût plus rien, ne pût plus rien savoir.
De la Raison pourtant par le vrai Dieu guidée
Il resta quelque trace encor dans la Judée.
Chez les hommes ailleurs sous ton joug gémissans,
Vainement on chercha la vertu, le droit sens:
Car qu'est-ce loin de Dieu que l'humaine sagesse?
Et Socrate, l'honneur de la profane Gréce,
Qu'étoit-il en effet de près examiné,
Qu'un mortel, par lui-même au seul mal entrainé,
Et malgré la vertu dont il faisoit parade,
Très-équivoque ami du jeune Alcibiade?
Oui, j'ose hardiment l'affirmer contre toi,
Dans le monde idolâtre asservi sous ta loi,

Par l'humaine Raiſon de clarté dépourvûe
L'humble & vraie Equité fut à peine entrevûe;
Et par un ſage altier au ſeul faſte attaché
Le bien même accompli ſouvent fut un peché.
Pour tirer l'Homme enfin de ce deſordre extrême,
Il fallut qu'ici-bas Dieu fait homme lui-même,
Vint du ſein lumineux de l'éternel ſéjour,
De tes dogmes trompeurs diſſiper le faux jour.
A l'aſpect de ce Dieu les demons diſparurent,
Dans Delphes, dans Delos les Oracles ſe tûrent:
Tout marqua, tout ſentit ſa venue en ces lieux,
L'eſtropié marcha, l'aveugle ouvrit les yeux.
Mais bien tôt contre lui ton audace rebelle,
Chez la Nation même à ſon culte fidéle,
De tous côtez arma tes nombreux ſectateurs
Prêtres, Phariſiens, Rois, Pontifes, Docteurs,
C'eſt par eux que l'on vit la Verité ſuprême
De menſonge & d'erreur accuſée elle-même,
Au tribunal humain le Dieu du Ciel traîné,
Et l'Auteur de la vie à mourir condanné.
Ta fureur toutefois à ce coup fut deçûe,
Et pour toi ton audace eut une triſte iſſue.
Dans la nuit du tombeau ce Dieu précipité
Se releva ſoudain tout brillant de clarté.
Et par-tout ſa doctrine en peu de tems portée
Fut du Gange, du Nil & du Tage écoutée:
Des ſuperbes Autels à leur gloire dreſſez
Tes ridicules Dieux tomberent renverſez.
On vit en mille endroits leurs honteuſes ſtatues
Pour le plus bas uſage utilement fondues,
Et gémir vainement, Mars, Jupiter, Venus,
Urnes, vaſes, trépieds, vils meubles devenus.
Sans ſuccomber pourtant tu ſoûtins cet orage,
Et ſur l'idolâtrie enfin perdant courage,
Pour embaraſſer l'Homme en des nœuds plus ſubtils
Tu courus chez Satan brouiller de nouveaux fils.

Alors pour ſeconder ta triſte freneſie,
Arriva de l'Enfer ta fille l'Hereſie.
Ce monſtre dès l'enfance à ton école inſtruit,
De tes leçons bientôt te fit goûter le fruit.
Par lui toûjours l'Erreur finement apprêtée
Sortant pleine d'attraits de ſa bouche empeſtée,
De ſon mortel poiſon tout courut s'abreuver,
Et l'Egliſe elle-même eut peine à s'en ſauver;
Elle même deux fois preſque toute Arrienne,
Sentit chez ſoi trembler la Verité Chrêtienne,
Lorſqu'attaquant le Verbe & ſa Divinité,
D'une ſyllabe impie un ſaint mot augmenté
Remplit tous les eſprits d'aigreurs ſi meurtrieres,
Et fit de ſang Chrétien couler tant de rivieres.
Le Fidele au milieu de ces troubles confus,
Quelque tems égaré ne ſe reconnut plus,
Et dans plus d'un aveugle & tenebreux Concile
Le Menſonge parut vainqueur de l'Evangile.
Mais à quoi bon ici du profond des Enfers,
Nouvel Hiſtorien de tant de maux ſoufferts,
Rappeller Arrius, Valentin & Pelage,
Et tous ces fiers Demons que toûjours d'âge en âge,
Dieu, pour faire éclaircir à fond ſes veritez,
A permis qu'aux Chrétiens l'Enfer ait ſuſcitez.
Laiſſons hurler là-bas tous ces Damnez antiques,
Et bornons nos regards aux troubles fanatiques,
Que ton horrible fille ici ſût émouvoir,
Quand Luther & Calvin remplis de ton ſavoir,
Et ſoi diſans choiſis pour reformer l'Egliſe;
Vinrent du Celibat affranchir la Prêtriſe,
Et des vœux les plus ſaints blâmant l'auſterité,
Aux Moines las du joug rendre la liberté.
Alors n'admettant plus d'autorité viſible
Chacun fut de la foi cenſé juge infaillible,
Et ſans être approuvé par le Clergé Romain,
Tout Proteſtant fut Pape une Bible à la main.

De cette erreur dans peu nâquirent plus de Sectes
Qu'en automne on ne voit de bourdonnants Insectes
Fondre sur les raisins nouvellement meuris;
Ou qu'en toutes saisons sur les murs à Paris,
On ne voit affichez de Recueils d'amourettes,
De Vers, de Contes bleus, de frivoles Sornettes,
Souvent peu recherchez du Public nonchalant,
Mais vantez à coûp sûr du Mercure Galant.
Ce ne fut plus par-tout que foux Anabaptistes,
Qu'orgueilleux Puritains, qu'execrables Déistes.
Le plus vil artisan eut ses dogmes à soi,
Et chaque Chrétien fut de differente Loi.
La Discorde au milieu de ces Sectes altieres
En tous lieux cependant deploya ses bannieres,
Et ta fille au secours des vains raisonnemens
Appellant les ravages & les embrasemens,
Fit en plus d'un Païs, aux Villes desolées,
Sous l'herbe en vain chercher leurs Eglises brûlées.
L'Europe fut un champ de massacre & d'horreur,
Et l'Orthodoxe même aveugle en sa fureur,
De tes dogmes trompeurs nourrissant son idée,
Oublia la douceur aux Chrétiens commandée,
Et crût pour vanger Dieu de ses fiers ennemis
Tout ce que Dieu défend legitime & permis.
Au signal tout à coup donné pour le carnage
Dans les Villes, par tout, Theatres de leur rage,
Cent mille faux zelez le fer en main courants,
Allerent attaquer leurs amis, leurs parens,
Et sans distinction dans tout sein heretique
Pleins de joye enfoncer un poignard Catholique,
Car quel Lion, quel Tigre égale en cruauté
Une injuste fureur qu'arme la Pieté?
Ces fureurs jusqu'ici du vain peuple admirées,
Etoient pourtant toûjours de l'Eglise abhorrées;
Et dans ton grand credit pour te bien conserver,
Il falloit que le ciel parut les approuver,

Ce chef d'œuvre devoit couronner ton adresse.
Pour y parvenir donc ton active soupleſſe
Dans l'Ecole abuſant tes groſſiers Ecrivains,
Fit croire à leurs eſprits ridiculement vains,
Qu'un ſentiment horrible, injuſte, abominable,
Par deux ou trois d'entr'eux reputé ſoutenable,
Prenoit chez eux un ſceau de probabilité,
Qui même contre Dieu lui donnoit ſureté;
Et qu'un Chrétien pouvoit rempli de confiance,
Même en le condamnant le ſuivre en conſcience.
C'eſt ſur ce beau principe admis ſi follement,
Qu'auſſi-tôt tu poſas l'énorme fondement
De la plus dangereuſe & terrible Morale,
Que Lucifer aſſis dans la Chaire infernale,
Vomiſſant contre Dieu ſes monſtrueux Sermons,
Ait jamais enſeigné aux Novices Demons.
Soudain au grand honneur de l'Ecole payenne,
On entendit prêcher dans l'Ecole Chrétienne,
Que ſous le joug du vice un pecheur abbatu
Pouvoit ſans aimer Dieu, ni même la Vertu,
Par la ſeule frayeur au Sacrement unie
Admis au Ciel jouïr de la gloire infinie;
Et que les Clefs en main ſur ce ſeul paſſeport
Saint Pierre à tous venans devoit ouvrir d'abord.
Ainſi pour éviter l'éternelle miſere,
Le vrai zêle au Chrétien n'étant plus neceſſaire,
Tu ſûs, dirigeant bien en eux l'intention,
De tout crime laver la coupable action.
Bientôt ſe parjurer ne fut plus un parjure;
L'argent à tout denier ſe prêta ſans uſure.
Sans ſimonie on put contre un bien temporel
Hardiment échanger un bien ſpirituel;
Du ſoin d'aider les pauvres on diſpenſa l'avare;
Et même chez les Rois le ſuperflu fut rare.
C'eſt alors qu'on trouva pour ſortir d'embaras,
L'Art de mentir tout haut en diſant vrai tout bas.

C'eſt alors qu'on apprit qu'avec un peu d'adreſſe
Sans crime un Prêtre peut vendre trois fois ſa Meſſe,
Pourvû que laiſſant là ſon ſalut à l'écart,
Lui-même en la diſant n'y prenne aucune part.
C'eſt alors que l'on ſût qu'on peut pour une pomme,
Sans bleſſer la Juſtice, aſſaſſiner un homme:
Aſſaſſiner! Ah non, je parle improprement:
Mais que prêt à la perdre, on peut innocemment,
Sur-tout ne la pouvant ſauver d'une autre ſorte,
Maſſacrer le voleur, qui fûit & qui l'emporte.
Enfin ce fut alors que ſans ſe corriger,
Tout pecheur.... Mais où vais-je aujourd'hui m'engager?
Veux-je d'un Pape illuſtre, armé contre tes crimes,
A tes yeux mettre ici toute la Bulle en rimes;
Exprimer tes détours burleſquement pieux,
Pour diſculper l'impur, le gourmand, l'envieux;
Tes ſubtils faux fuyans, pour ſauver la moleſſe,
Le larcin, le duel, le luxe, la pareſſe;
En un mot faire voir à fond développez
Tous ces dogmes affreux d'anatheme frappez;
Que ſans peur debitant tes déciſions folles
L'Erreur encor pourtant maintient dans tes Ecoles;
Mais ſur ce ſeul projet ſoudain puis-je ignorer
A quels nombreux combats il faut me préparer?
J'entens déja d'ici tes Docteurs frenetiques
Hautement me compter au rang des heretiques,
M'appeller Scelerat, Traitre, Fourbe, Impoſteur,
Froid plaiſant, faux Bouſon, vrai Calomniateur,
De Paſcal, de Wendrock copiſte miſerable,
Et pour tout dire enfin, Janſeniſte execrable.
J'aurai beau condamner en tous ſens expliquez
Les cinq dogmes fameux par ta main fabriquez:
Blâmer de tes Docteurs la morale riſible,
C'eſt, ſelon eux, prêcher un Janſeniſme horrible;

C'eſt nier qu'ici bas par l'amour appellé
Dieu pour tous les humains voulut être immolé.
Prevenons tout ce bruit, trop tard dans le naufrage
Confus on ſe répent d'avoir bravé l'orage.
Alte-là donc ma plume, & toi ſors de ces lieux
Monſtre à qui par un trait des plus capricieux
Aujourd'hui terminant ma courſe ſatirique,
J'ai prêté dans mes vers une ame allegorique.
Fui, va chercher ailleurs tes patrons bien-aimez
Dans ces païs par toi rendus ſi renommez,
Où l'Orne épand ſes eaux, & que la Sarte arroſe;
Ou ſi plus ſûrement tu veux gagner ta cauſe,
Porte-la dans Trevoux à ce beau Tribunal,
Où de nouveaux Midas un Senat monachal,
Tous les mois, appuyé de ta ſœur l'Ignorance,
Pour juger Apollon, tient, dit-on, ſa ſéance.

FIN.

Td 2182

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-147464897-18

UVRES

THUMES

De Mr.

U DESPREAUX,

Academie Françoiſe,

ET

ographe du ROI

UIS XIV.

lu Cabinet de l'Auteur

près ſa mort.

S T E R D A M.

D C C. X I.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-147464897-18